

Texte extrait de : **Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques* (1962).**
Introduction : « Un rôle pour l'histoire ».

« L'histoire, si on la considérait comme autre chose que des anecdotes ou des dates, pourrait transformer de façon décisive l'image de la science dont nous sommes actuellement empreints. Cette image a été tirée en grande partie, même par les scientifiques, de l'étude des découvertes scientifiques, telles qu'elles sont rapportées dans les classiques et, plus récemment, dans les manuels où chaque nouvelle génération scientifique apprend la pratique de son métier. Il est cependant inévitable que le but de tels livres soit de persuader et d'instruire ; le concept de science qu'on en tirerait n'a pas plus de chances de refléter la recherche qui leur a donné naissance que n'en aurait l'image d'une culture nationale tirée d'un prospectus de tourisme ou d'un manuel de langue. Cet essai se propose de montrer qu'ils nous ont égarés sur des points fondamentaux, et d'esquisser de la science la conception toute différente qui se dégage du compte rendu historique de l'activité de recherche elle-même. [...]

Plus [les historiens] étudient de près par exemple la dynamique aristotélicienne, la chimie du phlogistique ou la thermodynamique calorique, plus ils ont la certitude que ces conceptions de la nature qui furent courantes en leurs temps n'étaient, dans l'ensemble, ni moins scientifiques ni davantage le produit de l'idiosyncrasie humaine que celles qui sont courantes aujourd'hui. S'il faut appeler mythes ces croyances actuellement dépassées, alors les méthodes qui ont pu conduire à ces mythes, les raisons qui ont fait tenir ceux-ci pour vrais sont bien semblables à celles qui conduisent aujourd'hui à la connaissance scientifique. Si, au contraire, il faut les ranger dans la catégorie des sciences, la science a alors contenu des ensembles de croyances absolument incompatibles avec ceux qui sont les nôtres. Face à cette alternative, l'historien doit choisir la seconde possibilité : les théories dépassées ne sont pas par principe contraires à la science parce qu'elles ont été abandonnées. Mais alors il devient plus difficile de considérer le développement scientifique comme un processus d'accumulation. La même recherche historique qui met en lumière combien il est difficile d'isoler les inventions et découvertes individuelles nous amène à douter profondément du processus cumulatif par lequel, pensait-on, ces contributions individuelles s'étaient combinées pour constituer la science. [...]

Ce qui différenciait ces diverses écoles, ce n'était pas telle ou telle erreur de méthode – elles étaient toutes *scientifiques* – mais ce que nous appellerons leurs manières incommensurables de voir le monde et d'y pratiquer la science. L'observation et l'expérience peuvent et doivent réduire impitoyablement l'éventail des croyances scientifiques admissibles, autrement il n'y aurait pas de science. Mais à elles seules, elles ne peuvent pas déterminer un ensemble particulier de ces croyances. Un élément apparemment arbitraire, résultant de hasards personnels et historiques, est toujours l'un des éléments formatifs des croyances adoptées par un groupe scientifique à un moment donné. [...]

A n'en pas douter, certains lecteurs se seront déjà demandé s'il est même concevable que l'étude historique puisse effectuer la transformation que je vise ici. Tout un arsenal de dichotomies nous affirme que non. L'histoire, répétons-nous trop souvent, est une discipline purement descriptive. Or les thèses avancées ci-dessus sont souvent interprétatives et quelquefois normatives. Beaucoup de mes généralisations concernent la sociologie ou la psychologie sociale des scientifiques ; tandis que certaines au moins de mes conclusions appartiennent traditionnellement à la logique ou à l'épistémologie. Dans le paragraphe précédent, je donne peut-être même l'impression d'avoir contrevenu à la distinction contemporaine très importante entre *le contexte de découverte* et *le contexte de justification*. Ce mélange de domaines et de problèmes divers peut-il indiquer autre chose qu'une profonde confusion ?

Ayant été nourri intellectuellement de ces distinctions et d'autres du même genre, il me serait difficile de ne pas avoir profondément conscience de leur importance et de leur force. Pendant de nombreuses années, je les ai considérées comme faisant partie de la nature même de la connaissance, et je pense toujours que, convenablement reformulées, elles auraient quelque chose d'important à nous apprendre. Pourtant mes tentatives pour les appliquer, même *grosso modo*, aux situations réelles, qui donnent naissance au savoir, à son acceptation, à son assimilation, les ont fait apparaître extrêmement problématiques. Plutôt que des distinctions élémentaires logiques ou méthodologiques qui seraient antérieures en somme à l'analyse de la connaissance scientifique, elles me semblent une partie intégrante d'un ensemble traditionnel de réponses fondamentales aux questions mêmes qui ont été l'occasion de leur développement. Cette situation circulaire ne leur enlève rien de leur valeur. Mais elle fait d'elles des éléments d'une théorie et, ce faisant, les soumet aux mêmes examens que ceux qui s'appliquent aux théories dans d'autres domaines. Pour que leur contenu soit plus que de l'abstraction pure, il faut alors découvrir ce contenu en les observant en liaison avec les faits qu'elles sont destinées à élucider. Comment l'histoire des sciences pourrait-elle ne pas être une source de phénomènes auxquels on puisse à juste titre demander que s'appliquent les théories sur la connaissance ? »